Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 20 (1882)
Heft: 26

Artikel: [Nouvelles diverses]
Autor: [s.n.]
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-187042

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 15.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

que), Louis XIV, qui lui aussi se piquait d'y être très fort, voulut l'avoir pour faire sa partie et il fut tellement émerveillé de son adresse qu'il le fit contrôleur général des finances, puis ministre de la guerre : prestige du carambolage !

Or, comment ce favori s'acquitta-t-il de ses hautes fonctions ? Nous pouvons en juger par l'épigramme suivante faite sous forme d'épitaphe, par un de ses contemporains :

Ci-gît le fameux Chamillard,
De son roi le protonotaire,
Qui fut un héros au billard,
Un zéro dans le ministère.

Un jour, Lord Russell fit une visite au prince de Bismarck, dans son palais de la Wilhelmstrasse. A cette époque, ils n'étaient pas encore intimes. Pendant la conversation, le lord émit l'avis que le prince devait être assailli de visiteurs importuns, et demanda curieusement :

— Mais comment faites-vous donc, pour vous débarrasser de tout ce monde ?

— Oh ! dit Bismarck, j'ai pour cela un petit remède de vieille femme ; par exemple, ma femme, la princesse, entre et m'appelle sous un prétexte quelconque.

A peine le chancelier eut-il terminé sa phrase que la porte s'ouvre ; la princesse de Bismarck entre et s'adresse à celui-ci :

— Tu sais, mon petit Toto (Bismarck s'appelle Otto), n'oublie pas de prendre ta médecine.

Tableau !

Heureusement, lord Russell sut faire bonne mine à mauvais jeu ; il fut le premier à éclater de rire, et s'empressa de se retirer, pour permettre au chancelier de *prendre sa médecine*.

Lo casandâi et sa nota.

On pourro diablio de cosandâi, dè pequa-pronma, coumeint diont dâo coté dâo moulin Bornu, avâi fé dâi z'haillons dè drap dè magasin à n'on gaillâ qu'étâi adé prâo bin revou, mâ pou deledzeint po pàyî cein que dévessâi. C'étâi on coo que n'étâi ni on pàysan, ni on monsu. L'avâi z'âo z'u étâ dein lè z'écretourès pè Losena tsi on couriâo, et fasâi lo gratta papâi decé, delé. Portant l'arâi z'u dé quiet travailli, vu que son pére lâi avâi laissi on petit bin ; mâ lo gaillâ avâi lè coutès ein long, trovâvè la terra trâo bàssa, et l'avâi amodîâi sè bocons de terra po poâi mi rupâ à se n'ése lo pou que cein lâi rapportâvè et lè cauquiès crutz que l'affanâvè ein alleint férè dâi compto tsi lè boutequi.

Adon lo cosandâi qu'avâi fauta dè mounia et que n'avâi onco rein pu ein avâi dè stu compagnon, fâ sa nota po clliâo z'haillons qu'étiont dza fé du grantenet, et la lâi portè on matin, aprés dedjonnâ. Tapè à la porta, l'eintrè, et trâovè noutron cocardier que n'étâi pas onco lévâ.

— Que ditès vo dè bon, se lâi fâ lo pétaquin, sein remoâ d'eintrémi sè linsus ?

— Eh bin vegné vairè, se lâi repond lo tailleu, se vo porriâ mè pâyi lè z'haillons que vo z'é fé ?

— Ai-vo la nota ?

— Oï.

— Bon ! Eh bin, preni la clliâ qu'est su cé petit trabliâ, et allâ àovri lo bureau !

Lo cosandâi, tot conteint dè poâi portant étrè pàyi, preind cllia clliâ, l'einfatè dein la saraille, et âovrè la porta dâo bureau. Vo sédè, dè clliâo portès que s'àovront coumeint dâi boreincllio.

— Ora, se lâi fâ l'autro, âovri lo terein dè drâite, cé d'amont !

— Vouaiquie, lai y'est !

— Lâi a-te pas dâi papâi dedein ?

— Oï.

— Eh bin, vo n'âi qu'à lè solévâ onna mi.

— Et aprés ?

— Eh bin, aprés, fourrâ voutra nota dézo, et pi vo z'arâ bin la bontâ dè recliourè lo terein et dè recotâ lo bureau ; et ora grand maci et à revairè !

— Et mon gaillâ sè virè contrè la rietta dâo lhi, et fâ état dè sè reindroumi, tandi que lo pourro diablio dè cosandâi est d'obedzi dè sè reintornâ assevouâisu qu'ein vegneint.

La table d'hôte.

La table d'hôte, c'est-à-dire, ce banquet où on vous aligne tous, est l'usage le plus barbare, le plus stupide que notre civilisation ait inventé.

En somme, que veut dire le mot lui-même : la table présidée par l'hôte, n'est-ce pas ? Jadis, l'hôtelier était là, accueillant les convives, les présentant les uns aux autres, les servant... Dans beaucoup de provinces, c'est encore ainsi.

Mais, maintenant que vous avez renoncé à tout cela, maintenant que, pour imiter l'Angleterre, vous ne vous connaissez plus, cette table n'a plus de raison d'être.

J'avoue d'ailleurs qu'avec les immenses caravansérails que l'on construit aujourd'hui, si l'hôtelier voulait présenter tous les convives, il lui faudrait, pour se faire entendre, crier comme un capitaine de compagnie quand il fait l'appel de ses hommes.

Mais alors, puisque « l'hôte » n'est plus possible, qu'on supprime la « table, » et qu'on la remplace par quantité de petits couverts.

Comment, sous prétexte de distractions, de vacances, vous pouvez installer votre famille à ces banquets funèbres, où chacun parle à voix basse !,., Comment, vous pouvez laisser votre femme, votre fille, près d'un monsieur qui ne les salue pas !

Vous pouvez tous les jours vous servir de la même carafe et de la même salière avec des inconnus qui affectent de ne pas vous voir — et ça ne vous fait pas mal à l'estomac ? Moi, ça m'étouffe !

Mais, ce sont là des mœurs plus sauvages que celles des Turcs ! A force de civilisation, on est arrivé à tomber au-dessous des peuples primitifs.

Si vous vouliez imposer ce supplice à un homme de l'Orient, si vous cherchiez à le faire asseoir au milieu de gens qui ne l'accueilleraient pas, qui ne le salueraient pas, jamais il ne toucherait aux mets.

Parce que le repas n'est point un acte comme un autre, parce qu'il y a dans le banquet une sorte de communion, de fraternité — et que les gens qui se réunissent pour rompre le pain doivent aussi rompre le silence.

Pour moi, il y a longtemps que je ne m'y laisse plus prendre. Quand j'arrive dans un hôtel, ma